

Article

« La crise d'Oka : rumeurs, médias et icône. Réflexion critique sur les dangers de l'image »

Marc Hudon

Cahiers de géographie du Québec, vol. 38, n° 103, 1994, p. 21-38.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/022405ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La crise d'Oka : rumeurs, médias et icône. Réflexion critique sur les dangers de l'image

Marc Hudon

La Terre et Moi

3379, rue Jean-Brillant

Montréal (Québec)

H3T 1N9

Résumé

Durant la crise d'Oka de l'été 1990, les rumeurs entourant les *warriors* et les revendications territoriales des Mohawks ont produit des images spatiales fortes. Ces images sont porteuses d'un message caché qui cherche à atteindre l'imaginaire profond des Québécois et à occulter les véritables enjeux. Mais la réalité ne se réduit pas à l'image et la crise d'Oka est peut-être plus crise de la rencontre de deux mondes différents, aux conceptions différentes, que d'intérêts politiques ou économiques triviaux.

Mots-clés : Crise amérindienne, 1990, rumeurs, médias, message caché, icône, Québec, Mohawks.

Abstract

The Oka Crisis : Rumors, Medias and Icon. A personal reflection on the danger of image

During the 1990 Oka crisis, rumors about warriors and Mohawk territorial claims have produced strong spatial images. These images are carrying a hidden message that hides actual stakes by exciting deep imaginary thought of Quebecers. But reality cannot be reduced to image size, and the Oka crisis might be less an actual fight over trivial economical and political interests than an encounter of two different perceptions of the world, two different cultures.

Key Words : Oka crisis, 1990, rumors, hidden message, icon, Québec, Mohawks.

INTRODUCTION

La rumeur est par essence volatile, légère, insaisissable. Il est donc difficile de porter un regard neutre sur la rumeur, de l'analyser scientifiquement sans chercher à la démystifier. Dans cet article, nous proposons de porter un regard critique sur les rumeurs qui ont été publiées dans les journaux pendant la crise amérindienne de l'été 1990, plus communément appelée crise d'Oka, et les images ou perceptions spatiales qu'elles ont cherché à créer.

Nous allons analyser, dans la première partie de cet article, des cartes et des informations qui ont été publiées durant cette crise amérindienne de l'été 1990 dans les quotidiens francophones montréalais. Ces documents nous porteront à réfléchir sur la question suivante : l'inconscient collectif est-il véhiculé par les médias, qui cherchent à l'exciter par la diffusion de rumeurs, ou est-il tout simplement construit à travers la diffusion de documents cartographiques, par où passent un certain nombre de discours sur l'espace, un certain nombre de perceptions spatiales? Pendant la crise d'Oka, les rumeurs entourant les *warriors* et les revendications territoriales des Mohawks ont produit des images spatiales fortes. Ces images sont porteuses d'un message caché qui cherche à atteindre l'imaginaire profond des Québécois. C'est ce message que nous tenterons de faire ressortir au fur et à mesure que nous avancerons dans notre analyse critique. Lorsque le message caché se confond avec l'image, nous dirons alors qu'il s'agit d'une icône. Nous analyserons plus en détail ce concept d'icône à la fin de cette première partie.

Toutes les cartes ont été tirées du quotidien *La Presse*; il s'agit d'un des seuls quotidiens au Québec à produire des documents cartographiques. En ce qui concerne les textes, bien que la majorité soient également tirés de *La Presse*, leur contenu, par essence (la rumeur est partout), se retrouve dans presque tous les autres journaux et médias d'information québécois. Nous ne faisons en aucun cas une analyse détaillée de tous les documents et informations qui ont été publiés au cours de l'été 1990 au sujet de la crise amérindienne. Au contraire, par l'analyse et la critique de certains documents cartographiques et d'articles de presse particulièrement révélateurs, nous tenterons de faire ressortir le message qui se cache derrière la rumeur. Mais l'image produite, le message caché derrière la rumeur, est-elle une icône?

La deuxième partie cherche à rétablir les faits entourant la crise amérindienne de l'été 1990. Nous verrons comment cette crise a été simplifiée et que les revendications territoriales des Mohawks s'inscrivent dans un long processus historique fort complexe. Malheureusement, étant donné les limites de notre article, nous devons être quelque peu bref dans l'analyse des différentes perceptions du monde par les Occidentaux et par les Mohawks. Cette partie du texte, très riche en informations, pourrait être le sujet d'un article en elle-même. Nous invitons donc les lecteurs désireux d'en connaître davantage à lire les documents en référence, et plus spécialement ceux de Bernard Vachon.

VERS LA PRODUCTION D'UNE ICÔNE?

LES ÉLÉMENTS DE LA RUMEUR

Par essence, la rumeur est une information non vérifiée et parfois non vérifiable, qui apporte des éléments nouveaux sur un événement. Plusieurs éléments de rumeur sont parus dans les journaux au courant de l'été 1990. Ils contribuent à créer une ambiance particulière, une sorte de psychose.

Les *warriors* : qui sont-ils? d'où viennent-ils? que veulent-ils?

C'est autour des *warriors*, ces guerriers mohawks, que la rumeur fut la plus «collante». Ce sont en effet ces hommes armés qui ont été les plus médiatisés par les journaux et la télévision, tout au long de la crise; et cela aux dépens des véritables enjeux territoriaux, ainsi que des préoccupations du reste de la communauté amérindienne. Masqués et bien armés, qui sont les *warriors*? d'où viennent-ils? du Québec? de l'Ontario? des États-Unis? et que viennent-ils faire au Québec? La rumeur aura bientôt fait de répondre elle-même à ces questions.

Malgré la faiblesse de leur nombre (environ 450 selon les premières informations), la «mythologie» créée par la rumeur multipliera le nombre et la force des *warriors* dans l'imaginaire de chacun. On leur accordera la capacité de faire des choses que des hommes ordinaires sont physiquement incapables de réaliser : ils se volatilisent dans la nature, disparaissent et réapparaissent à un autre endroit comme par magie, semblent invincibles et posséder une panoplie d'armes sophistiquées, etc. En effet, comment réussissent-ils à se déplacer d'une réserve à l'autre, alors qu'elles sont situées sur des rives différentes du fleuve, coupées du monde extérieur et surveillées en permanence par des agents de la Sûreté du Québec? Comment peuvent-ils traverser impunément la frontière entre le Québec et les États-Unis sans se faire arrêter? En ce sens, ils sont des surhommes, ou encore des demi-dieux, comme on en trouve abondamment dans la mythologie grecque.

Le témoignage de résidents aide à créer cette «mythologie» des *warriors*. En effet, quoi de plus crédible que des faits corroborés par un témoin externe au conflit, mais qui en subit les conséquences? «Avant leur intervention, nous avons incité des policiers à la prudence en leur disant que la plupart des Mohawks présents étaient étrangers et qu'ils faisaient peur. Nous les voyons depuis longtemps se promener le visage à demi caché» (un résident d'Oka, *La Presse*, vendredi 13 juillet 1990). Une seconde affirmation, par un autre résident, ajoute du poids au premier témoignage et renforce la «mythologie» créée autour de ces Amérindiens en armes : «Nous connaissons bien les Amérindiens qui vivent à Oka et ils ne donnent pas de problèmes. Mais nous n'avions jamais vu auparavant la presque totalité des Indiens retranchés dans les bois depuis des mois. Ce sont des guerriers, des mercenaires bien entraînés et armés» (un autre résident d'Oka, *ibid.*).

Le gouvernement fédéral contribue lui-même à la rumeur générale. Il dénonce les *warriors* en des termes peu élogieux : «Le gouvernement fédéral considère que la crise d'Oka est "une insurrection armée" faite par des *warriors*, qui sont "une bande de criminels" se livrant notamment à la contrebande des armes. Ottawa estime que de 75 à 100 *warriors*, lourdement armés, certains venus des États-Unis, dont quelques-uns ont fait la guerre du Viêt Nam, se trouvent derrière les barricades et que ce sont eux qui imposent par la force leur volonté aux autres Mohawks qui habitent à Oka» (*La Presse*, mardi 24 juillet 1990).

À ces récits s'ajoute la reproduction d'une publicité (figure 1) représentant le «chef de guerre» et père spirituel des *warriors*, Ahsarekowa; clin d'oeil à l'Oncle Sam. L'affiche suggère que la nation mohawk procède à un recrutement dans le but de faire la guerre! Les *warriors* sont perçus comme des «mercenaires», des guerriers «étrangers» venus d'un autre pays pour imposer «par la force leur volonté aux autres» habitants de Kanesatake et de Kahnawake.

Figure 1

AFFICHE PARUE DANS LA PRESSE DU 21 JUILLET 1990



L'arsenal des *warriors* : des moyens dignes d'un État souverain?

Avec les combattants viennent les armes. Vu que les *warriors* sont des surhommes, il est donc normal qu'ils possèdent «un arsenal d'armes d'assaut et de munitions "terrifiant'"» (en-tête, *La Presse*, 26 juillet 1990). Dans la majorité des sources citées, on leur attribue d'être en possession :

– d'un véritable arsenal militaire : selon les autorités militaires, les *warriors*, estimés au nombre de 200, posséderaient environ 347 pistolets et mitraillettes, plus de 40 000 balles, ainsi que deux mitrailleuses lourdes et un lance-roquettes antichar (*La Presse*, 29 août 1990), soit près de deux armes par warrior;

– mais peut-être aussi de mines : «Les Mohawks chargés de surveiller les bois venaient d'apercevoir des agents de la SQ rôdant dans les environs. Ils préviennent les journalistes de ne pas marcher dans la forêt car ils y installent des mines. Les énormes engins meurtriers accrochés à leurs épaules suggèrent à tout le monde de respecter l'avertissement» (*La Presse*, samedi 14 juillet 1990);

– d'avions : «Des avions personnels de type Cessna se sont posés à plusieurs reprises la nuit, sur la réserve de Kahnawake, en début de semaine, vraisemblablement pour servir au transport d'armes et de *warriors*. La rumeur, qui circulait déjà depuis mardi dans le milieu de l'aviation, a été confirmée hier par la Sûreté du Québec : «Nous ne sommes pas en mesure de dire s'il y a eu transport d'armes, mais nos policiers en faction dans la région ont vu et entendu des avions atterrir». De son côté, la tour de contrôle de Dorval a confirmé qu'un certain nombre d'avions ont survolé la réserve ces dernières nuits... L'activité aurait été particulièrement intense dans la nuit de mardi à mercredi, alors qu'on aurait compté 14 envolées. Transport de vivres, d'argent, toutes les hypothèses avaient cours hier, mais le reporter de Radio-Canada, Normand Lester, spécialiste des affaires de sécurité, soutenait que ces vols avaient servi à sortir de la réserve des armes et les principaux *warriors*» (*Le Devoir*, samedi 1^{er} septembre 1990);

– d'embarcations mystérieuses (un sous-marin?) : «Du côté de la tentative de fuite des *warriors* à Oka, le lieutenant-général Kent Foster a affirmé que, dans la nuit de dimanche à hier, les *warriors* ont tiré des rafales, vers deux heures du matin, avant de chercher à fuir par le lac. Mais l'embarcation qui s'approchait de leur territoire n'a pu accoster, ayant été refoulée par l'armée» (*Le Devoir*, mardi 4 septembre 1990). Des guerriers mythiques, des mitrailleuses lourdes, des armes antichars, des mines, des avions et des embarcations mystérieuses; la rumeur attribue aux Mohawks des moyens dignes d'un État moderne. Mais comme cet État n'existe pas dans la réalité, il ne peut donc s'agir que d'une organisation occulte. Vu les moyens mis à sa disposition, la rumeur finit par nous persuader de l'appartenance de cette organisation à une «puissance extérieure».

ANALYSE CRITIQUE DES CARTES ACCOMPAGNANT LA RUMEUR. LES RÉSERVES MOHAWKS : PIONS AVANCÉS D'UNE PUISSANCE OCCULTE?

Selon les cartes parues dans *La Presse* du 19 juillet et du 4 août 1990, Onondaga, située dans l'État de New York près de Syracuse, serait la capitale de la Confédération iroquoise, sorte d'empire mystérieusement disparu et qui refait surface. Cet «empire» iroquois serait en expansion vers la vallée du Saint-Laurent — le *heartland* du Québec —, dont les réserves mohawks de Kahnawake, Kanesatake (Oka) et Akwesasne seraient en réalité les têtes de pont. Un agrandissement des limites territoriales de ces réserves servirait du même coup l'expansion de cet «empire» occulte.

Au fur et à mesure que le siège de l'été 1990 se prolonge, la perception d'une invasion du Québec devient de plus en plus concrète. La première carte (figure 2), parue dans l'édition du 19 juillet 1990 de *La Presse*, montre le territoire historique de la Confédération iroquoise. L'auteur, dans son texte, cherche à éclairer le lecteur au sujet de l'origine ethnique des Amérindiens de Kahnawake. On y apprend, entre autres, que les Amérindiens de Kahnawake ne sont pas tous Iroquois (plusieurs d'entre eux seraient d'origine «indienne» mixte) et que la Confédération comprenait six nations amérindiennes en 1772. Par contre, le contenu du texte est sans rapport avec le message visuel que véhicule la carte. En effet, prise isolément, elle représente une toute autre chose. La carte semble présenter une menace, localisée à l'extérieur du Québec. En effet, situés à l'extérieur des limites de la Confédération historique iroquoise, en direction de Montréal et de la vallée du Saint-Laurent, les Mohawks seraient une sorte de fer de lance, de projection, de cette Confédération. Inconsciemment, cette carte ne suggère donc autre chose au lecteur. On y devine un mouvement irrésistible de forces maléfiques, partant de cette Confédération et se dirigeant vers la vallée du Saint-Laurent. C'est en effet l'impression qu'elle dégage. On peut d'ailleurs y lire en légende : «L'influence de cette confédération [...] allait, au moment de la conquête anglaise, bien au-delà de ces frontières. C'est le groupe mohawk, on le voit, qui est le plus proche voisin du territoire québécois actuel. Les Amérindiens d'outre-frontière font d'Onondaga, au sud de Syracuse, l'actuelle capitale de leur "État souverain"».

Les deux cartes publiées dans *La Presse* du 4 août 1990 (figures 3 et 4) sont l'aboutissement logique du message, la confirmation de la rumeur véhiculée dans la carte du 19 juillet. Il ne s'agit plus d'informations historiques mais des revendications territoriales actuelles. Le passé semble renaître. Les territoires revendiqués par les Mohawks de Kanesatake et de Kahnawake, le soi-disant «pays mohawk» comme le suggère le titre, ont l'allure d'une immense pince se resserrant sur Montréal, l'étouffant. Remarquons qu'en plus des terres revendiquées, apparaissent des limites bien supérieures, peut-être celles de circonscriptions électorales! De plus, le nom de Kahnawake est inscrit au centre de cette limite supérieure. L'image qui en résulte est celle d'une invasion, d'un encerclement en

Figure 2

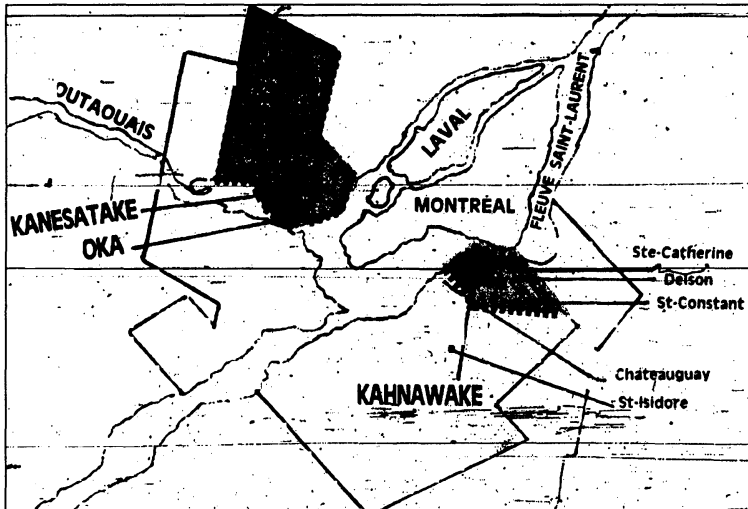
CARTE PARUE DANS LA PRESSE DU 19 JUILLET 1990



La carte présente la Confédération Iroquoise de 1772. Il s'agit d'une adaptation d'une carte publiée par le *National Geographic Magazine* en 1987. La légende, détachée du texte, suggère que la Confédération est en expansion vers les réserves de Kahnawake, Kanesatake et Akwesasne et, au-delà, Montréal et la vallée du Saint-Laurent.

Figure 3

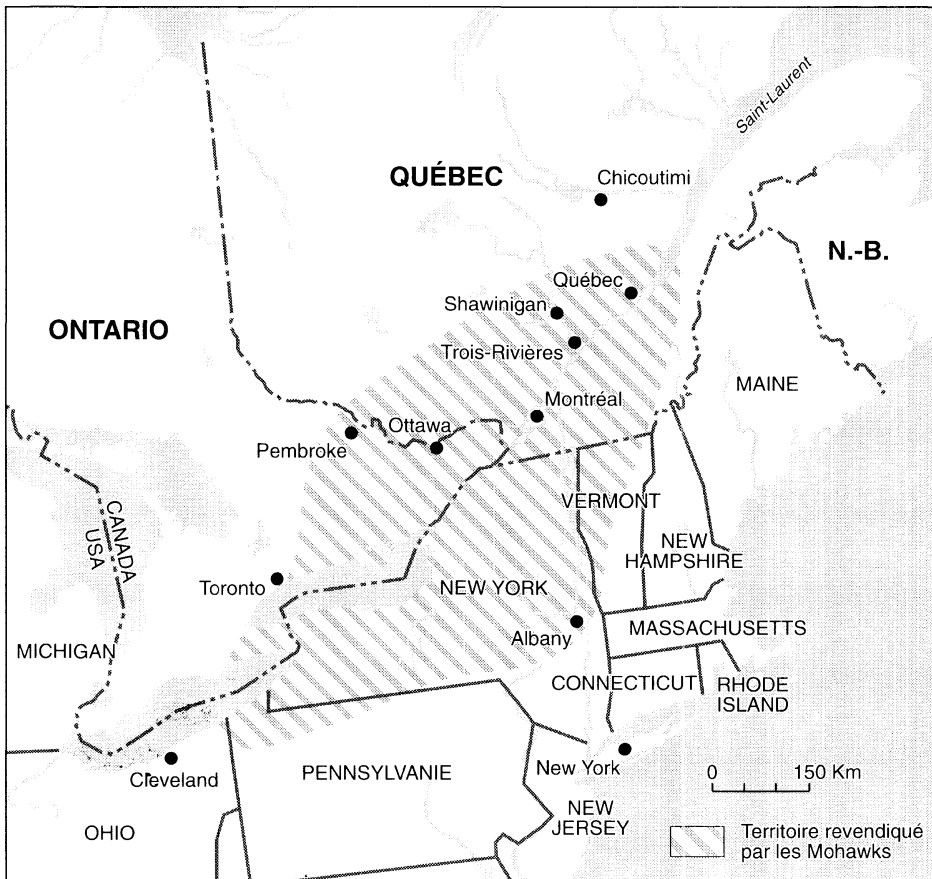
CARTE PUBLIÉE DANS LA PRESSE DU 4 AOÛT 1990



Cette carte, qui accompagne un article sur les revendications territoriales des Mohawks de Kahnawake et Kanesatake, montre des limites bien supérieures à celles contestées. L'impression qui s'en dégage est celle d'immenses pinces se resserrant sur l'agglomération de Montréal. Le journal cherche-t-il à provoquer le lecteur, ou ne s'agit-il pas d'une image inconsciente qui cache un message?

Figure 4

ADAPTATION D'UNE CARTE PARUE DANS LA PRESSE DU 4 AOÛT 1990



Intitulé «Le pays Mohawks», l'article qui accompagne cette carte présente le «but ultime» recherché par les Warriors, c'est-à-dire leur souveraineté sur «un territoire de 36 000 km²», alors que les limites de cette carte présentent un territoire de près de 200 000 km²! Au-delà de ces revendications, l'impression d'un mouvement «irrésistible» originant du «côté anglais» et se dirigeant vers le Québec francophone est perceptible sur cette carte.

vue d'une appropriation. Quant à la troisième carte (figure 4), elle confirme les angoisses les plus profondes des Québécois : l'axe d'expansion de l'«empire» occulte, dont l'origine se situe autour du lac Ontario, pointe en direction de la vallée du Saint-Laurent, qu'il cherche à conquérir. Le journaliste ajoute en commentaire que «le but ultime recherché par la "nation mohawk" [est] la reconnaissance de leur souveraineté sur un territoire d'environ 36 000 kilomètres carrés couvrant la majeure partie de l'État de New York et presque toute la vallée du Saint-Laurent. Incluant l'île de Montréal».

Pourquoi le journal a-t-il publié une carte avec des limites territoriales supérieures à celles revendiquées par les Amérindiens de Kahnawake et de Kanesatake? S'agit-il d'une présentation voulue, qui cherche à provoquer le lecteur, ou n'est-ce pas plutôt une image inconsciente qui dissimule une angoisse profonde? Nous répondrons plus loin à ces interrogations.

À ces représentations cartographiques viennent s'ajouter des informations textuelles qui les supportent et augmentent leur «vérité». Ainsi, dans *La Presse* du 20 juillet 1990, on peut lire deux paragraphes qui décrivent une situation digne d'un conflit international : selon la Croix-Rouge, «les approvisionnements alimentaires restent quand même difficiles... À Kahnawake, la population a puisé dans ses réserves de nourriture en conserve, tandis que les approvisionnements sont limités dans la région d'Oka, où il y a seulement deux petits dépanneurs... Sur le plan sanitaire, la Croix-Rouge n'a pas encore relevé de problèmes d'amoncellement des ordures ni de pénurie d'eau potable... La tension est très élevée dans les zones de conflit» (*La Presse*, 20 juillet 1990).

Cette information, quoique probablement véridique, ajoute à la psychose générale. La crise n'est plus une simple confrontation entre les Mohawks et les gouvernements provincial et fédéral, mais est décrite comme un véritable conflit entre deux nations, deux États : «Ken Deer, un représentant mohawk de Kahnawake, a annoncé qu'il partait bientôt pour Genève afin d'y rencontrer les représentants de diverses missions diplomatiques et d'organismes de l'ONU. Nous ne pouvons plus escompter obtenir justice au sein du système judiciaire ou de la Constitution du Canada, a-t-il soutenu. Il brandissait un passeport mohawk jaune qui, selon lui, est accepté par 26 pays et constitue la preuve de la reconnaissance internationale de la souveraineté indienne sur leur territoire» (*La Presse*, samedi 21 juillet 1990).

DERRIÈRE LES RUMEURS, LE MESSAGE CACHÉ, ET DERRIÈRE CE MESSAGE, L'ICÔNE?

Selon Jean-Noël Kapferer (1990), la rumeur est l'écho de nous-mêmes. Elle est le reflet de notre société et, en ce sens, c'est pour cela qu'une majorité de la population *veut* croire la rumeur. La rumeur «est le résultat de l'appartenance à un groupe social dont nous partageons les opinions, les valeurs, les attitudes» (p. 154). La rumeur est donc un acte collectif. «L'unanimité se fait plus facilement contre quelque chose que pour quelque chose. Lorsqu'ils sentent l'unanimité s'étioler, les

régimes politiques n'hésitent pas à créer de toutes pièces une nouvelle croisade, une nouvelle guerre contre l'ennemi. La fustigation de l'étranger est une des recettes éprouvées de l'union nationale retrouvée. La négativité de la rumeur fournit un même bénéfice. En accusant l'étranger dans la ville, on crée une solidarité contre celui-ci. Le groupe prend conscience de sa propre existence et de sa force au fur et à mesure que la rumeur prend de l'ampleur. La rumeur négative est un puissant levier pour reconstituer une cohésion sociale menacée» (*ibid.*).

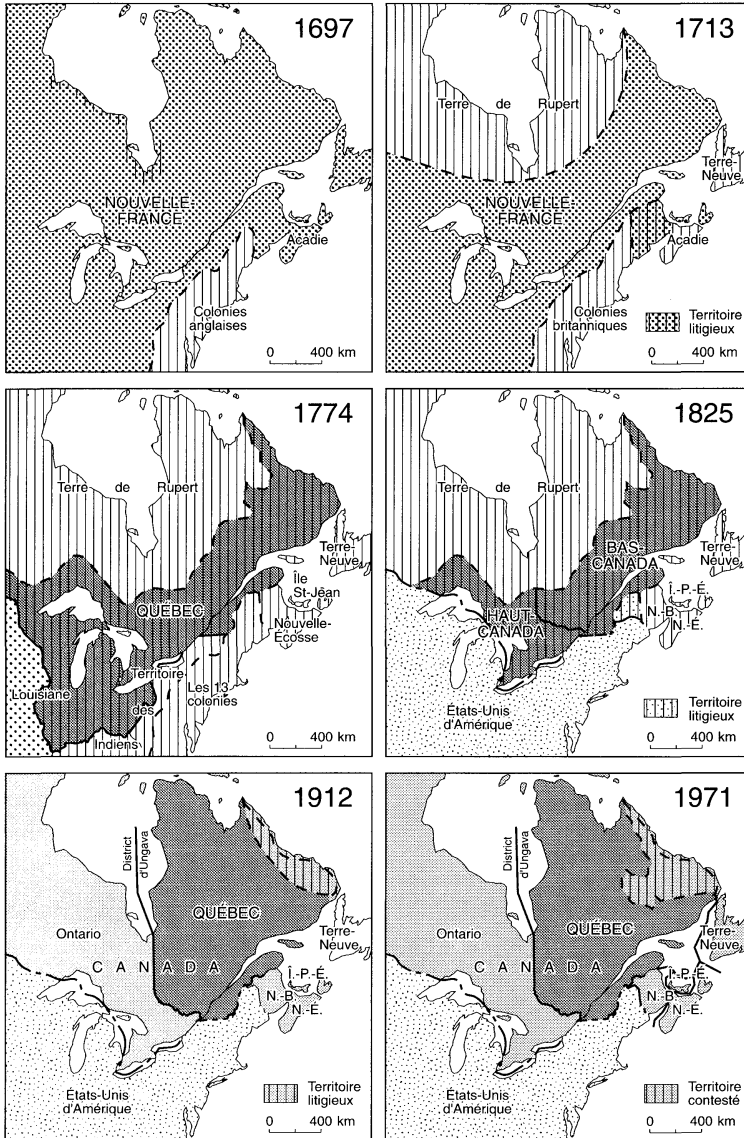
Derrière le contenu apparent de la rumeur se cache un message caché, inconscient. Selon Kapferer, «c'est ce dernier qui procure une intense satisfaction émotionnelle lors de sa circulation» (*ibid.*). Les rumeurs au sujet de l'arsenal des Mohawks, ou encore de leurs revendications territoriales, ne cachent-elles pas l'angoisse des Québécois devant l'incertitude au lendemain du rejet de l'Accord du lac Meech, mais également face aux incertitudes quant au devenir du monde après la chute du mur de Berlin et la crise mondiale provoquée par l'invasion du Koweït par l'armée irakienne? Peut-on prétendre que le message inconscient tient autour d'une recherche identitaire des Québécois dans un monde contemporain en transformation chaotique? Doit-on chercher plus en profondeur l'origine de cette angoisse et voir que le message caché cherche à exciter l'inconscient collectif : les Québécois ont peur de se voir déposséder de leur terre et de leurs racines par le reste du Canada anglais qui vient juste de les «rejeter». Dans cette optique, l'origine de l'axe des «forces hostiles» ne se situe-t-elle pas autour du lac Ontario (figure 3), lac anglophone?

La rumeur concerne-t-elle une crise identitaire actuelle, reliée aux changements de notre monde contemporain (comment se redéfinir comme Québécois dans un monde en transformation, en phase de globalisation?), ou cherche-t-elle plutôt à exciter l'imaginaire profond des Québécois dans le but de produire une icône, une image forte, dont l'utilité serait de perpétuer les élites en place, garantes de la survie et de la stabilité?

La rumeur fait découvrir les angoisses et l'imaginaire profond d'une société. Au Québec, îlot francophone en Amérique du Nord, les gens se sentent historiquement menacés, voire opprimés, par leurs voisins anglais qui disposent d'espaces et de ressources (humaines et matérielles) autrement plus vastes. D'ailleurs, la Nouvelle-France a vu son espace se réduire considérablement au cours des siècles, pour ne plus former que l'actuelle vallée du Saint-Laurent, *heartland* du Québec contemporain. D'un espace continent, la Nouvelle-France a été réduite à un espace vallée. Le conflit d'Oka a fait ressortir cet aspect historique des Québécois qui ne vivent plus que sur une petite parcelle, un dernier bastion, les derniers retranchements du territoire qu'ils gouvernaient auparavant (figure 5). Ayant été dépossédés de leur territoire originel, les descendants de la Nouvelle-France vivent l'angoisse de se voir définitivement dépossédés de leurs racines, de leur terre Québec, et de s'assimiler progressivement au reste de l'Amérique du Nord. N'est-ce pas là plus grande angoisse des Québécois? A-t-on cherché à produire une icône à partir de cette angoisse?

Figure 5

**ÉVOLUTION DES FRONTIÈRES DE LA NOUVELLE-FRANCE
PUIS DU QUÉBEC DE 1697 À NOS JOURS**



Source: Beaugard, Ludger, (1986) Le Québec, Notes de cours, Université de Montréal.

Pays colonisateur

- France
- Angleterre
- Espagne

- Limite définie
- Limite approximative
- Limite internationale

Ces cartes ont été sélectionnées afin de montrer la tendance au rétrécissement du territoire de la Nouvelle-France puis du Québec depuis le XVII^e siècle. Bien entendu, ces territoires ont fluctué entre ces dates.

Mais qu'est-ce qu'une icône?

L'«icône» est une sorte d'image pieuse, c'est une image puissante, forgée dans le but de propager une représentation unique de l'espace. L'objectif de cette représentation unique est en général d'imposer aux citoyens des politiques hégémoniques; c'est le cas par exemple du concept de *Heartland* et de *Rimland* de Mackinder, qui a été largement utilisé par le Pentagone pour justifier ses interventions militaires. Elle cherche aussi à maintenir le peuple dans la psychose d'une menace extérieure afin de maintenir la cohésion sociale et de perpétuer la légitimité des élites. L'«icône» est «un signe dont le signifiant et le signifié sont dans une relation "naturelle"» (définition du Petit Robert). Ils sont en symbiose. Ce n'est donc plus une image, c'est un symbole politico-religieux. L'«icône» cherche à faire entrer en communion la collectivité territoriale (que ce soit un État, une nation ou une région) avec le message inconscient contenu dans l'image. Lorsque la communion a lieu, on parle alors d'une représentation «iconique».

À quoi peut ressembler cette icône?

À partir des rumeurs et des perceptions spatiales nées de ces rumeurs, nous pouvons à notre tour imaginer un modèle (figure 6) qui «visualiserait» l'icône en question. Le message de cette icône serait le suivant : le *heartland* québécois, dernier résidu de la Nouvelle-France, serait à nouveau menacé par des «forces hostiles» au service d'une puissance occulte, dont le territoire se localiserait quelque part sur la partie «anglaise» du continent nord-américain. En cherchant à s'appropriier Montréal, coeur du *heartland* québécois, ces forces occultes, matérialisées par les guerriers mohawks et leurs revendications d'un ancien «empire iroquois», vont progressivement effacer la présence francophone dans la vallée du Saint-Laurent. La rumeur vient renforcer la peur profonde qui existe depuis toujours dans l'imaginaire des Québécois : l'absorption des «Français» dans la mer continentale anglo-américaine. Comment alors s'étonner que durant la crise d'Oka les rumeurs aient été aussi vivaces et convaincantes?

Quel serait le but de cette icône?

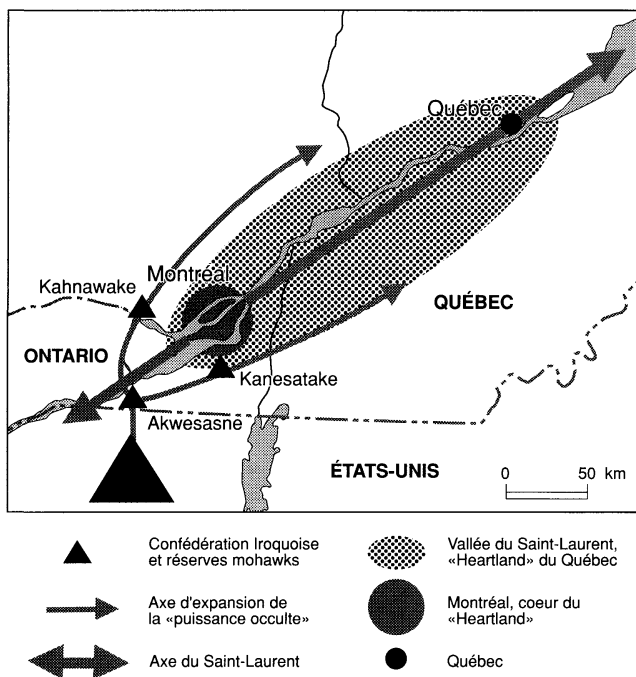
On peut poser comme hypothèse que le but de cette icône aurait été de maintenir une certaine cohésion sociale et de rattacher le maximum de gens à une identité nationale fragile. Mais au-delà de la cohésion sociale et de l'identité nationale, ce sont bien plus les élites et leur «idéologie dominante», inefficaces devant le rejet constitutionnel et les bouleversements mondiaux, que l'icône cherche à conserver. Carmen Michaud (1991, p. 111) affirme que ce concept d'idéologie dominante, «recouvre toutes les institutions de représentation

politique, juridique, répressive ou culturelle d'une société. En période de crise, les habilités de ces institutions tissent une représentation univoque de la réalité et, de ce fait, expriment la préférence et la volonté de la classe dominante pour le "statu quo ante bellum". L'icône cherche à occulter les vrais enjeux des Mohawks (revendications territoriales) et des Québécois (crise identitaire, crise économique, chômage, pauvreté, marginalisation, délinquance...).

Figure 6

TENTATIVE DE «VISUALISATION» DE L'ICÔNE

Utilisation d'un modèle pour faire ressortir la construction imaginaire qui naît de la diffusion de rumeur et de la perception de forces hostiles



LA RÉALITÉ NE SE RÉDUIT PAS À L'IMAGE

Dans cette deuxième partie, nous allons procéder à une démystification de l'icône en deux étapes. Premièrement, les éléments de rumeur, et principalement les cartes, comportent des contradictions qui peuvent être utilisées dans un but contraire. Ensuite, des analyses extérieures aux rumeurs apportent un éclairage nouveau sur les Mohawks et leur conception traditionnelle de l'espace. On y

découvre que les concepts de propriété et d'acquisition de la terre sont étrangers aux Mohawks.

LA DÉMYSTIFICATION DE LA RUMEUR

Les *warriors* et leur arsenal

Au nombre de 450 au départ, les *warriors* sont bientôt réduits à 200 par l'armée canadienne, puis entre 75 et 100 selon le gouvernement fédéral. Leur arsenal «terrifiant» se résumera à la saisie de quelques armes automatiques et à la destruction de quelques autres par les Mohawks eux-mêmes. On ne trouvera évidemment aucune arme antichar, aucune mine, aucun avion et aucune embarcation mystérieuse. La force des Mohawks aura plutôt résidé dans l'intervention mal planifiée de la Sûreté du Québec et sur un système défensif efficace; impressionnante logistique de barricades et de tranchées, legs de l'expérience vietnamienne sans doute. De plus, «les intervenants francophones ont privilégié le terme anglais warrior au vocable français guerrier. Un tel lapsus, dans le contexte québécois, traduit un parti pris délibéré d'asséner un caractère, non seulement d'*étrangeté*, mais surtout d'*extranéité*, aux soldats mohawks» (*ibid.*).

La véritable peau de chagrin géographique

Pour reprendre un terme utilisé par Jean Morisset (1985, p. 125), «la peau de chagrin géographique», appliquée pour le Québec dans le cas des rumeurs ci-dessus, peut aussi bien être utilisée pour montrer les séquences d'appropriation du territoire autochtone par les Européens. Les cartes peuvent se contredire d'elles-mêmes. Ainsi, sur la figure 4, il ne s'agit pas des limites du territoire revendiqué par les Mohawks, mais plutôt des limites du territoire de la Confédération iroquoise avant la venue des Européens. Les Mohawks sont les gardiens de la Porte orientale de cette Confédération, et leur nation s'étend sur une portion du territoire, soit environ 36 000 km², et non 200 000 km² comme le présentent les limites de la carte de cette figure. À la figure 2, la Confédération iroquoise, appelée «empire iroquois» par les Anglais pour des fins géopolitiques (Pilette, 1991), est réduite à son *heartland* : grugée au nord-est, dans la vallée du Saint-Laurent, par la colonisation française, autour du lac Ontario par la colonisation anglaise, et le long de la vallée de l'Hudson par des vagues successives de colons hollandais, anglais, puis américains. Dans la figure 3, les restes de l'empire ne se réduisent plus qu'à un archipel de réserves (voir le tableau 1 ci-dessous), ici celles de Kahnawake et de Kanesatake.

Tableau 1

Les réserves mohawks en Amérique du Nord : les restes de l'«empire»

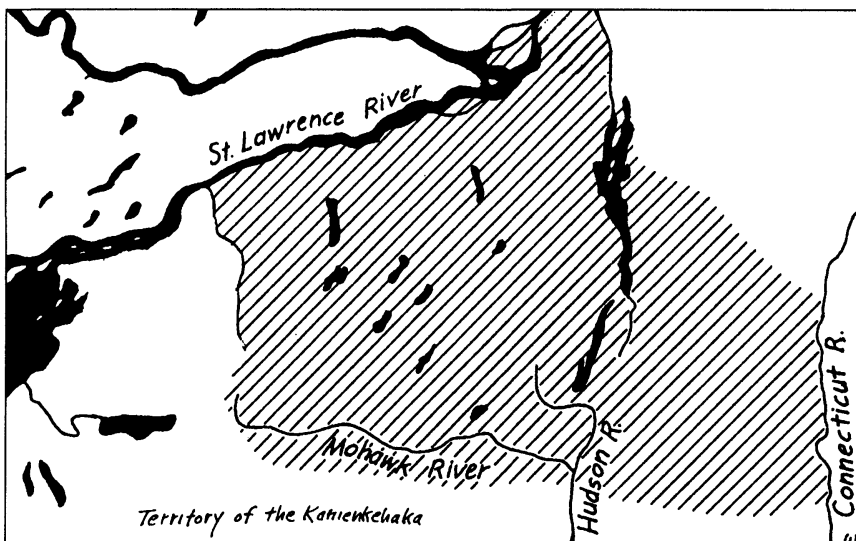
Réserve	Localisation	Population	Superficie en acres
Kahnawake	Québec	6 000	12 477
Akwesasne	Qué., Ont., N. Y.	9 000	28 000
Kanesatake	Québec	1 500	2 500
Grand River	Ontario	2 000	44 914
Tyendinaga	Ontario	2 000	17 448
Watha	Ontario	500	7 500
Ganiengheh	New York	?	18 500

Source: Robert Vachon, 1991.

Les revendications territoriales des Mohawks concernent la totalité de la seigneurie des Deux-Montagnes et l'unification d'un territoire pour Kanesatake, et la seigneurie du Sault-Saint-Louis pour Kahnawake (Dufour, 1993). C'est ce que

Figure 7

LE TERRITOIRE DE LA KANIENTKEHAKA SELON LES MOHAWKS



Source: David Blanchard (1980)

Territoire stratégique entre les postes de traite français de Montréal et hollandais d'Albany, le territoire de la Kanienkehaka dispose d'un avantage sur les autres peuples amérindiens en ce qui concerne le commerce des fourrures. Ce territoire d'environ 9 millions d'acres sera progressivement approprié par les colons français autour de Montréal, et par les colons américains le long de la rivière Mohawk, puis dans les Adirondacks, après la guerre d'Indépendance.

montrent les limites pointillées et les surfaces ombragées de la figure 3. On est loin des 36 000 km² (soit plus que la taille de la Belgique) publiés dans les journaux. En fait, les Mohawks ne réclament pas la propriété sur ces 36 000 km² de terre ancestrale (figure 7), mais plutôt la possibilité d'y vivre en paix avec les autres nations, car la conception de l'espace chez les Mohawks est fort différente de la nôtre.

LA CONCEPTION DE L'ESPACE CHEZ LES MOHAWKS

Dans la tradition orale mohawk, les nations iroquoises étaient perpétuellement en guerre les unes contre les autres. Un messager est alors venu pour proposer aux nations d'enterrer les instruments de guerre et de réunir les peuples autour de la Grande Paix, ou Kayanerekowa. C'est ainsi qu'est née la Confédération iroquoise, qui comprenait au début cinq nations; et cela bien avant la venue des Européens. Les Iroquois appartiennent à l'île de la Tortue, la Terre Mère, qui est une terre, un pays, non un territoire. Selon Robert Vachon (1992, p. 20), «la recherche d'un territoire a toujours été étrangère au Mohawk. Le Mohawk ne s'est jamais battu pour acquérir de la propriété, un territoire, mais contre ceux qui essayaient de l'empêcher d'appartenir à la terre de la pierre à feu, d'être Mohawk ou Kanienkchaga, de partager le Tout avec tous les peuples, humains ou autres».

Les Mohawks sont considérés par les Iroquois comme les gardiens de la Porte orientale de la Confédération, les messagers de la Grande Paix, alors que les Seneca sont considérés comme les gardiens de la Porte occidentale et que les Onondaga sont vus comme les gardiens du Feu central et des Wampums. Le feu central de la Confédération se trouve à Onondaga, alors que le feu central de la nation mohawk se trouve à Akwesasne depuis 1888 (Vachon, 1991, p. 10). Pour les Mohawks, la frontière telle que nous la concevons en Occident n'existe pas. Le mot mohawk pour frontière est Tehonatekhien, «où les deux sont ensemble». La frontière doit donc unir les peuples et non les séparer.

Avec l'arrivée de l'homme blanc et ses notions de propriété, de frontière, de valeur foncière, etc., les Mohawks ont été forcés d'établir des frontières et de commencer à penser aux limites de leur territoire. Pour les Mohawks, qui ont une conception du monde fort différente de celle des Européens, l'adaptation aux notions de propriété, de frontière, se fait dans la perte des traditions. C'est ainsi que l'Occident met l'accent sur l'oeil, la vision du monde, qu'il valorise les expressions, visibles et faites de main d'Homme, de l'invisible, alors que le Mohawk donne l'importance à l'ouïe — à l'écoute de la Nature, des ancêtres, des aînés. L'invisible y est tout aussi important, sinon plus important que le visible (Vachon, 1992, p. 9).

Tandis que l'Occident a une vision anthropocentrique du monde, la tradition mohawk se base quant à elle sur une vision cosmocentrique, c'est-à-dire plus centrée sur la nature (*id.*, p. 6). Dans nos démocraties occidentales, le monde est un objet imparfait que l'on doit transformer et améliorer, alors que, pour les Mohawks, le monde est parfait et l'on doit s'harmoniser avec lui. Notre système politique est basé sur des lois humaines, le système politique mohawk se fonde sur

la Grande Loi de la Paix, qui n'est pas une loi humaine mais un ordre naturel des choses, qui tendent à s'harmoniser dans un tout cosmique. La Grande Loi de la Paix peut donc être vue, par nous Occidentaux, comme une sorte de concept géographique (accueillir les autres peuples dans la Grande Paix), une conception différente du monde, qui, au lieu d'être égocentrique, comme nous avons l'habitude de le concevoir, est une perception cosmocentrique qui englobe tout. En résumé, deux conceptions différentes de l'espace s'affrontent : celle des Occidentaux avec la propriété foncière et le droit d'appartenance à un État-Nation avec ses limites territoriales (morcellement de l'espace); et celle des Mohawks, qui, à l'origine, considèrent leur Confédération «comme le commencement d'un vaste processus de pacification et d'expansion dont le but est d'absorber les autres peuples dans la Grande Paix» (unification de l'espace) (Pilette, 1991).

À cette différence dans la conception du monde s'ajoute une différence dans la conception du politique. En Occident, l'ordre social est une pyramide d'autorité et de pouvoir où il y a des gouvernants et des sujets. Dans la tradition mohawk, au lieu d'être fondé sur le principe de gouverner, l'ordre social est basé sur le cercle de la non-gouverner. Il est presque inconcevable chez les Mohawks qu'un être humain dirige et commande un autre être humain (Vachon, 1992). C'est pourquoi le gouvernement fédéral canadien exige de négocier avec des représentants mohawks dûment élus, et non avec des traditionalistes de la Maison longue. Cette différence de conception du politique entraîne évidemment des problèmes de communication entre les deux nations et porte la confusion dans les esprits; d'autant plus que les Mohawks, qui ont à négocier avec cinq gouvernements (États-Unis, Canada, État de New York, Ontario et Québec), ne s'entendent pas sur la forme que doit prendre leur représentation politique auprès de ces gouvernements (conseil de bande élu? traditionalistes? guerriers?).

La société des guerriers, les *warriors*, contrevient aux principes de la Grande Paix. Dans la tradition orale de la Grande Paix, les chefs de guerre ou les sociétés de guerriers n'ont pas lieu d'exister, puisque les instruments de la guerre ont été enterrés pour toujours (Vachon, 1993, p. 83). En plus, cette société des guerriers semble posséder une représentation de l'espace qui s'apparente plus à la conception occidentale qu'à la conception mohawk. Comme l'écrit Vachon (1993, p. 26), «cette société, non seulement croit à l'imposition de la Grande Paix par la coercition, mais ajoute de nouveaux éléments à la tradition de facto des chefs de guerre : les notions de propriété de la terre, d'acquisition, de gouvernement d'État coercitif, d'accumulation de l'argent, d'économie d'échange, tout cela camouflé sous les belles notions de coopération, de souveraineté et même de tradition. [Elle] tend en pratique à se conformer aux lois récentes de l'Occident comme la règle de la majorité et la loi que la force fait le droit». Le paradoxe tient au fait que pour acquérir une plus grande indépendance, les guerriers s'occidentalisent au profit des traditions qu'ils prétendent conserver. La création d'un État-Nation mohawk moderne dans le concert des nations est un concept typiquement occidental et non mohawk; et c'est justement la création d'un État mohawk souverain à l'intérieur des frontières canadiennes et américaines qui fait peur. Les *warriors* sont dénaturés, alors que les Occidentaux sont pris à leur propre jeu! À leur tour, les *warriors* créeront-ils un icône pour atteindre leurs objectifs?

CONCLUSION : LES DANGERS DE L'IMAGE

Y a-t-il réellement eu fabrication volontaire d'une icône de la part des médias et de l'élite québécoise? On ne peut actuellement le présumer, mais notre interprétation porte à croire qu'étant donné la situation confuse de l'époque (crise constitutionnelle, crise économique, crise mondiale), il y ait effectivement eu, mais de façon involontaire, inconsciente, le début de production d'une icône. Heureusement, cette icône s'est effacée avec la fin de la crise d'Oka, de sorte que la communion entre la communauté territoriale (les Québécois, le Québec) et le message inconscient de l'image (la peur d'être absorbé, de perdre son identité), la représentation «iconique», n'a pas eu lieu. Comment en aurait-il été autrement? Il est difficile d'imaginer ce que cela aurait produit, mais nous nous devons d'être vigilant en tant que géographe et en tant que citoyen, car l'émotion provoquée par l'icône a généralement pour but de satisfaire les représentations ou les intérêts d'une élite ou d'un groupe d'individus aux dépens souvent de l'ensemble de la communauté.

BIBLIOGRAPHIE

Le Devoir, 1^{er} et 4 septembre 1990.

DUFOUR, Jules (1993) Les revendications territoriales des peuples autochtones au Québec. *Cahiers de géographie du Québec*, 37(101) : 263-290.

KAPFERER, Jean-Noël (1990) *Rumeurs, le plus vieux média du monde*. Paris, Seuil, 2e édition, 339 p.

MICHAUD, Carmen (1991) De l'exotisme au réel : le racisme. *Recherches amérindiennes*, XXI(1-2) : 111-117.

MORISSET, Jean (1985) *L'identité usurpée. 1- L'Amérique écartée*. Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 158 p.

PILETTE, Marie-Laure (1991) Un dilemme iroquois : combattre pour s'allier et s'allier pour combattre. *Recherches amérindiennes*, XXI(1-2) : 71-77.

La Presse, 13, 14, 19, 20, 21, 24 et 26 juillet 1990; 4 et 29 août 1990.

VACHON, Robert (1993) La dynamique mohawk de la paix. Chapitre 3 : le peuple de la Grande Paix. *Interculture*, XXVI(1), Institut interculturel de Montréal, cahier 118, 86 p.

_____ (1992) La Nation Mohawk et ses communautés. Chapitre 2 : Cultures politiques : occidentale et mohawk. Une mise en contraste. *Interculture*, XXV(1), Institut interculturel de Montréal, cahier 114, 29 p.

_____ (1991) La Nation Mohawk et ses communautés. Chapitre 1 : Quelques données sociologiques majeures. *Interculture*, XXIV(4), Institut interculturel de Montréal, cahier 113, 37 p.

(Acceptation définitive en janvier 1994)